





LES  
INCŒURRUPtibles

Philippe Saimbert

Les personnages de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

# AVANT-PROPOS

Tout d'abord un grand merci à toutes celles et ceux qui ont acheté ce roman.

Cette comédie n'a d'autre but que de vous faire oublier vos soucis quotidiens.

Et puis qui sait, si un jour, vous devez divorcer – ce que je ne vous souhaite pas, bien entendu –, vous aurez un aperçu du chemin fleuri (ou de croix) qui vous attend pour retrouver l'âme sœur.

Mais je vous rassure, avec de la bienveillance, de l'humour et de la délicatesse, l'amour est toujours au bout du chemin.

On me demande souvent où je vais puiser mes idées. Dans le cas de cette histoire, nombre de situations, réparties et mésaventures (pas toutes, je vous rassure) sont tirées d'histoires vraies : vécues, racontées ou parfois lues dans la presse.

Bien entendu, je les ai (largement) romancées.

Je vous laisse néanmoins démêler le vrai du faux...

N'hésitez pas à me contacter pour me donner votre sentiment. Je réponds toujours avec plaisir.

Bien à vous et bonne lecture.

Philippe Saimbert

Illustration de couverture réalisée par :  
Ricardo Manhaes  
Instagram: @ricardomanhaes\_chargista

Maquette de couverture réalisée par :  
Didier Valhère  
<https://didier-valhere.ovh>

Merci à tous les deux pour leur talent et leur  
générosité

© Philippe SAIMBERT, 2021  
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN : 979-10-359-5398-0

Édité par :  
Philippe Salamagnou  
64160 Lussagnet-Lusson  
Contact : philippe.saimbert@yahoo.fr

Dépôt légal : octobre 2021  
Imprimé en France

# 1

Seuls les anges connaissent les misères de ma vie. De ma vie actuelle, je veux dire. Cinquante ans. Deux gosses. Marié. Cadre d'entreprise bénéficiant d'un salaire confortable. Je venais de prendre un sacré coup de massue. Les traits du visage affaissés, le gras du bide pendant sur mon nombril, je ressemblais à une lolotte sans élastique. Je repensais souvent au dernier mois de mon ancienne existence. Ah je le regrettais celui-là ! Comment aurais-je pu imaginer le cauchemar qui m'attendait ? Je vais vous en dire quelques maux, pardon, quelques mots pour que vous compreniez la situation.

Fier quinquagénaire pétant la forme, père de famille respectable et époux comblé, je venais d'être nommé directeur-adjoint dans mon établissement. Une promotion longtemps attendue. Et méritée. J'avais gravi tous les échelons pour passer enfin cadre supérieur au sein des Pompes Funèbres *Les cav'hauts*. Un nom quelque peu original, trouvé par Michou, mon associé. Il œuvrait en tant que conseiller auprès des familles en deuil. Bref, il apportait son aide quant au choix des cercueils, des méthodes d'inhumation (crémation ou enterrement), des ornements funéraires et tant d'autres éléments que l'on découvre toujours trop tôt dans une vie.

Un sacré phénomène, je peux vous le dire. Car dans conseiller, il y a « seiller ». Enfin, bon, vous m'aurez compris.

En fait, Michou était le fils du patron. Et jouissait malheureusement d'un certain laxisme de la part de son père. Le fiston était certes volontaire et ne manquait pas d'initiative mais le métier de croque-mort exigeait une retenue et un sérieux à toute épreuve. Et le Michou était du genre exubérant. Surtout quand il avait bu. Et il levait souvent le coude.

Petit exemple : le directeur avait voulu changer l'accroche publicitaire de l'entreprise pour la rendre plus pertinente et efficace. Le fils à Papa avait inventé la formule suivante : « Pour que les morts aient tout le confort ! ». Refus catégorique de la direction et de votre serviteur. Vexé, le gugusse avait alors proposé : « Avec nous, vos morts n'auront pas de remords ! »

Je ne sais pas où il allait chercher ses idées souvent délirantes (sans doute dans la bouteille) mais le bonhomme faisait preuve de persévérance et d'imagination. Oh que oui !

Hormis le fait que je devais surveiller ses « initiatives » comme le lait sur le feu, tout roulait bien au niveau professionnel. L'augmentation de la population et de la pollution signifiait un accroissement du marché à court et moyen terme. Ne voyez aucun cynisme dans mes propos. Le marché de la mort est ainsi fait. Nous sommes avant tout des professionnels qui accompagnent les familles dans leur deuil et ne peuvent se permettre d'états d'âme.

Peut-être ne le savez-vous pas mais de plus en plus de gens demandent à être incinérés. Cela coûte moins cher car les cercueils peuvent être en bois moins noble et même... en carton. Si, si je vous assure. Et surtout, les frais de caveau sont bien moins importants. Gain de place et gain de matière. Que des avantages.

Je sais bien que vous n'êtes pas pressés mais cela n'engage en rien d'y réfléchir avant l'heure de votre dernier choix.



Je m'étais donc hissé au sommet de la hiérarchie en débutant comme simple porteur. Puis j'étais passé Maître de cérémonie, commercial et chef de rayon au magasin. Pour terminer en tant que directeur adjoint.

Mon métier me comblait ainsi que ma vie privée. Père aimant de deux enfants bien portants (précision induite par la déformation professionnelle : la santé se révélant le trésor le plus inestimable de la vie, nous en savons quelque chose dans notre activité). Éric, âgé de vingt-deux ans, suivait des études de droit à Pau. Vu qu'il avait redoublé trois fois, je devrais plutôt dire qu'il les poursuivait. Emma, âgée de dix-huit ans, venait de s'inscrire à la Faculté de Lettres, toujours dans la bonne vieille ville du tout aussi aimable roi Henri IV. Mais bon, dans l'ensemble, je n'avais pas à me plaindre du comportement des gamins. J'en connaissais de plus pénibles. Juste une chose qui m'horripilait : les gosses passaient des heures devant les écrans de leurs smartphones. Combien de fois m'étais-je accroché avec eux, me retenant de balancer leurs téléphones contre un mur.

Je les traitais de zombies, ils ripostaient en m'appelant « le fossile ». Je ne comprenais pas cette génération qui n'écoutait que du rap et de la techno. Comme celle de mes parents n'avaient pas compris la révolution *rock* et *punk* qui avait bousculé ma jeunesse. Je trouvais leur musique sans âme, aseptisée. La mienne n'était que bruit à leurs oreilles.

Une chose est sûre : malgré le chômage endémique, ils stressaient beaucoup moins que leurs géniteurs. Mais je savais qu'un jour... ils trouveraient leur voie. Même si pour l'instant, je le répète, ils ne se souciaient guère du chemin à emprunter. Papa et Maman balisant le sentier.

Comme à tout bon père de famille, leur avenir me causait du souci. Mais par chance, je savais pouvoir

compter sur mon épouse. Une femme admirable. Vous pouviez voir en moi un homme comblé depuis trente ans. Car marié à une nana intelligente, sensible et cultivée. Maryline officiait dans un pôle santé en tant que kinésithérapeute. Elle s'était créé depuis des années une clientèle fidèle. Et ses revenus se révélaient à la hauteur de ses compétences.

Il faut dire, sans vanité aucune de ma part, que je l'avais encouragée dans ses études et aidée financièrement lors de son installation au sein du pôle santé.

Le docteur Drille, premier installé dans ce qui devait devenir un centre médical regroupant diverses activités de soins, avait su trouver les mots pour la convaincre de le rejoindre. Un homme admirable et volontaire. Il s'était occupé de tout quand mon épouse avait accepté sa proposition. Vu son appétit pour la bonne chère et les bons mots, nous l'avions peu de temps après affublé du titre de « Joyeux Drille ». Nous en rigolions bien souvent avec mon épouse et ses collègues. Un sacré gaillard qui « donnait beaucoup de sa personne auprès de la clientèle féminine ». Enfin, c'est ce que ma femme prétendait.

Maryline, elle, se montrait du genre réservé. Tout le contraire de son collègue. Il s'agissait d'une femme de peu de mots. Mais quand elle parlait, on l'écoutait. Sa famille passait avant tout. C'est bien simple, je ne lui connaissais pas de passion en dehors de son métier et de ses gosses. Il y a des femmes comme ça pour qui la vie se résume à la famille et au travail.

J'aurais parfois aimé chez elle un peu plus d'exubérance et de fantaisie, surtout au lit. Depuis quelques années, elle ne montrait plus beaucoup d'enthousiasme dans nos ébats amoureux. Que voulez-vous, nous venions de passer le cap des cinquante ans et la flamme du désir vacillait. Pourtant, en ce qui me concernait, les braises continuaient à brûler en moi. Sans vouloir me

vanter, j'étais encore vert et la tige de l'arbuste restait ferme.

Mais depuis quelques mois, elle se plaignait de maux de tête, de bouffées de chaleur (ma femme, pas ma tige). La ménopause, sans aucun doute. Vous pensez bien que je ne voulais pas lui imposer ma libido ni l'importuner en quoi que ce soit : délicatesse et amour obligeant.

Alors, je reportais mes désirs sur de virtuelles étreintes. Francis, le beau-frère de Maryline, m'avait d'ailleurs conseillé quelques sites fort prometteurs selon lui. C'est incroyable ce que j'avais pu découvrir comme pratiques insolites. L'imagination en la matière est décidément sans limite. Il faut dire qu'avec mon épouse, nos étreintes, quoique fort accomplies et nombreuses (du moins de ma part), se cantonnaient à la classique position du missionnaire. Parfois quelque position plus hardie venait pimenter nos jeux sexuels. Mais attention, il fallait avoir un peu bu avant que mon épouse ne se libère de ses entraves mentales.

Je vous le dis tout net : ma femme n'aimait pas la fantaisie. Mais avec moi qui goûtais plus que tout à la plaisanterie, cela faisait une moyenne. Un qui adorait également délirer, c'était le Francis. L'époux de la frangine de Maryline. Une nana nommée Brigitte que je ne pouvais pas saquer. Mais nous y reviendrons. Un gai luron, celui-là, je peux vous le dire.

Enfin... avant son divorce.

Car le pauvre bougre s'était fait larguer par sa femme, il y a deux ans. Par chance, il avait rencontré un professeur de yoga sur chaise qui l'avait « redynamisé » de bas en haut. Oui, oui, cette pratique existe. Elle se pratique sur une chaise, comme son nom l'indique si bien et s'adresse souvent à des personnes âgées ou handicapées.

Suite au divorce, Francis avait ainsi pu retrouver un

semblant de sérénité grâce à ces séances. Douloureux, le divorce, je peux vous le dire. Car son épouse était partie avec les gosses, les meubles, l'électro-ménager et les assurances vie. Elle lui avait quand même laissé la voiture. Une vieille guimbarde de quinze ans. Et l'emprunt résiduel de la maison.

Les raisons de cette séparation ? Le Francis ne bougeait pas assez selon sa femme. Il faut dire qu'il était éleveur de vaches et ne comptait pas ses heures. Au contraire des sous qui, malheureusement, ne rentraient pas beaucoup dans le portefeuille.

Le soir, épuisé en finissant sa journée de travail, il s'affalait sur le canapé et se vidait la tête en avalant films et documentaires devant sa télé. Fatigué d'être fatigué. On pouvait le comprendre. Mais il y avait plus grave : le Francis fuyait toute vie sociale. Il ne sortait plus, n'avait plus goût à rien, se plaignait de tout. Bref... il devenait chiant.

Et un mec chiant devient vite usant. Voilà une des grandes lois de la vie amoureuse. Je ne suis pas peu fier de cette formule.

De ce côté-là, je ne déméritais pas. Toujours le mot plaisant à la bouche, toujours une bonne vanne à sortir, une pitrerie à faire. Cinéma, restaurant, séances de thalasso, rien n'était trop beau pour combler ma princesse. La mère de mes enfants. Sauf les voyages. Je n'appréciais pas les voyages. J'étais du genre casanier. Préférant de loin me promener dans ma forêt que d'explorer de lointaines contrées. J'avais acheté trois hectares de bois il y a quelques années (afin de diversifier mes placements) et rien ne me faisait plus plaisir que de les nettoyer et de m'endormir au sein de clairières ensoleillées et juste défrichées. C'est mon côté écolo. Ne le répétez à personne, mais il m'arrivait même d'embrasser tendrement les troncs d'arbres centenaires auxquels je donnais de petits noms. Bon, je prenais

quand même garde à ce que personne ne me voit. Respectabilité oblige.

Mais attention, même si je ne partais pas en voyage, j'offrais moult séjours touristiques à celle qui comblait ma vie. Et depuis deux ans, elle multipliait les virées à l'étranger. Le pauvre ange en avait bien besoin pour décompresser.

Le dernier Noël, celui avant l'Apocalypse, avait été l'un des plus réussis. Toute la famille était réunie dans notre maison de Lescar – charmante ville du Vic-Bilh, près de la non moins charmante ville de Pau. Vue imprenable sur les Pyrénées. Maryline, nos gosses, ma mère, toujours bon pied bon œil, et mes trois cousines. Toutes vieilles filles mais avec une énergie de « jeunesse ». Sans doute parce qu'elles ne s'étaient jamais mariées. J'avais également invité Francis car je savais qu'il s'enfermait dans sa forteresse de solitude et puis, ce type, je l'avais toujours apprécié.

Il m'arrivait souvent de briller dans cette aimable et parfois – il faut le reconnaître – indulgente société. Je savais me rendre indispensable avec mon humour et ma joie de vivre. Et avant qu'il ne tombe dans la dépression, nous formions avec le Francis, un duo comique de choc. Nous étions l'Alpha et l'Omega de la fantaisie.

Mais depuis son divorce, l'Omega l'avait dans le baba. Ça ne rigolait plus du tout. Mais alors plus du tout, du tout. Il en devenait même fatigant à tout le temps chouiner et se plaindre. Je passais des heures à le pousser à réagir, à se bouger le popotin. Je lui lançais souvent ma formule préférée : « La vie est une pomme bien juteuse... il faut la croquer à pleines dents ! » Mais le bougre n'avait pas d'appétit. Il répondait invariablement – reliquat de son ancien passé d'amuseur public : « Je ne peux plus croquer... on m'a volé le dentier ! » Réplique certes drôle mais qui, sans cesse marmonnée,

n'amusait plus personne.

Ma femme avait toujours été appréciée par mes cousines : Coco, Ginou et Mireille, trois chouettes quinquas qui habitaient à Paris et ne déméritaient pas, point de vue dérision. C'est un truc de famille. On faisait souvent un concours à qui sortirait la vanne de la mort qui tue. Ou plutôt qui tue la mort. Vous l'aurez compris, on ne s'ennuyait pas lors des fêtes de fin d'année.

Bien que de caractères diamétralement opposés, elles adoraient ma femme. La tempérance de l'une modérait admirablement bien l'exubérance des trois autres. Je me souviens d'une passe d'arme irrésistible entre Coco et Francis, à propos de l'état dépressif de ce dernier. Il faut reconnaître que l'éleveur dénotait dans l'ambiance générale à tout le temps tirer la tronche.

La Coco l'avait houspillé toute la soirée du réveillon :

— Mais arrête de faire cette tête ! Bouge-toi, réagis, nom de Dieu ! Un déprimé te rencontre, il se pend dans la minute !

Explosion de rire générale. Cette Coco était incroyable.

Ce à quoi avait ajouté Ginou :

— Mais oui, réagis ! Il y a un cœur en friche qui t'attend quelque part.

Francis avait bien réagi, je dois l'admettre. Nous avions l'espace d'un moment retrouvé le gai luron que nous connaissions avant son divorce.

— Le problème avec ce cœur, c'est que nous avons du mal à fixer un lieu de rendez-vous. Je ne sais pas comment faire.

— C'est simple... avait continué Mireille, parles-en à ton cerveau.

Nouvelle explosion de rires.

Ah là là, qu'est-ce qu'on pouvait s'amuser dans cette famille !

Maryline, pour ce Noël, avait été gâtée plus que de mesure par ma mère, les cousines, ses gosses (bon, c'est moi, bien entendu, qui avais filé le fric pour acheter les cadeaux), le Francis (qui nous avait régales de viandes succulentes issues de son élevage) mais aussi et surtout par son mari. Votre humble et fort aimable serviteur.

Une semaine dans l'un des meilleurs hôtels de Madrid pour les fêtes de San Isidro qui se déroulaient au mois de mai. Bon et généreux comme le pain, je me révélais. Olé !!!

Et puis, sans vouloir entrer dans les détails de ma vie intime car je sais également rester modeste, j'avais offert à ma femme ce soir-là... une nuit d'amour inoubliable. Je ne veux pas donner trop de précisions car des personnes prudes peuvent lire ce récit mais mon imagination avait bien servi mes joutes amoureuses.

Une femme heureuse et comblée. Un mari tendre, aimant et responsable. Nous formions un couple parfait. En totale harmonie. La vie me souriait de toutes ses ratiches.

Le lendemain de Noël, je me levai de bonne humeur, bien décidé à faire une nouvelle fois rugir le lion qui était en moi : le fauve ayant encore des « réserves ». Je cherchai la lionne du regard mais la belle avait quitté le lieu de l'arène. Je supputai qu'elle se trouvait aux toilettes.

J'attendis quelques minutes mais elle ne revint pas. Contrarié dans mes emportements amoureux – la crinière du lion était déjà hérissée – je me levai et passai un pyjama pour aller quérir l'amour de ma vie.

— Mon bébé, ma chérie, mon ange d'amour, où es-tu ?

Je trouvai l'objet de mes désirs dans le salon. Deux valises à ses pieds. Visiblement surprise, elle sursauta en me voyant débouler dans la pièce. Pièce encore vide à cette heure matinale.

— Eh bien ma petite chatte, que fais-tu ?

Le grand fauve se rapprocha d'elle en ronronnant.

— Te connaissant, tu dois préparer les petits déjeuners pour tous les invités. Trop mignonne, tu es. Laisse tomber. Et viens dans mes bras. J'ai envie de te manger. Jusque dans des endroits que la morale réprouve...

Mais alors que je m'approchais d'elle, les mains tendues en un geste avide et énamouré, elle se recula et s'empara fermement de ses valoches.

— Philippe... je m'en vais.

— Que dis-tu, ma petite étoile ?

— Je m'en vais. Je te quitte.

— Plaît-il ?

— Je te quitte. Je demande le divorce.

Elle prit ses valises, ouvrit la porte d'entrée et la referma derrière elle sans un mot.

Mon étoile venait de s'éteindre.